

ÉCLOSION DE
L'INDISCIPLINE

Patrice Hadrien

Éclosion de l'indiscipline

Nouvelles

Éditions Persée

Du même auteur

Éclats, Éditions Persée, 2019

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

*Pour mes parents, qui m'ont donné une sœur et un frère
et m'ont appris à trouver des frères en ce monde.*

*Pour mes fils, qui me permettent de devenir
un père saison après saison.*

*Pour Chup, qui m'a, avec patience,
réappris les possibles.*

*Nous sommes tous dans le caniveau,
mais certains d'entre nous regardent la lune.*

Oscar Wilde

*Si les psychanalystes ne trouvent pas de remède, si les
acupuncteurs ne piquent pas le démon, si le cristal des voyantes
ne laisse rien apparaître, alors étalez sur la table tout
ce qu'il y a dans vos poches.*

CharlElie Couture (Je suis dans mes poches)

Le sommeil de la raison produit des monstres.

Francisco De Goya

JEUX DE HASARD

S'abandonner d'abandon, c'était le mantra que l'esprit de Pierre convoquait encore et encore depuis environ six mois. Cette rengaine ne distinguait ni le jour ni la nuit. Elle zigzaguait avec désinvolture dans le trou noir de sa conscience, sans même daigner faire relâche en fin de semaine.

S'abandonner d'abandon. S'abandonner d'abandon. S'abandonner d'abandon...

Cela l'avait pris de manière subite, presque vicieuse. Cette ritournelle l'enveloppait d'une matière visqueuse et poisseuse. Elle était pourtant aussi claire, presque vitale, que sa conviction que le monde ne tournait vraiment plus rond. Cela s'était incrusté en lui au cours des dernières vacances d'été passées avec sa famille, comme tous les étés depuis dix ans, dans le village de La Tremblade, département des Charentes Maritimes, Préfecture La Rochelle, Région Nouvelle Aquitaine, France. Cet été-là, il lui semblait que La Tremblade portait son drôle de nom avec aplomb puisque c'était précisément là précis qu'avaient débuté les tressaillements qui agitaient son tréfonds. Des soubresauts qui engendraient des répliques sans fin, à tel point qu'il avait maintenant de plus en plus de mal à demeurer assis sans verser sur

le bas-côté. Pour cette onzième fois en onze ans, un score digne du Naadam qui est toujours, coïncidence ou trucage de l'Histoire, remporté par un Mongol, rien de nouveau n'aurait dû surgir pour lui en Aquitaine, quand bien même elle fût devenue nouvelle depuis son dernier séjour. Il avait toujours su se tenir sur une autoroute rectiligne au revêtement de bitume toujours neuf et flambant. Une ligne gris foncé qui laissait croire en une trajectoire dénuée du moindre frottement mais sur laquelle avaient surgi, excroissances inversées venant de nulle part, d'affreux nids de poule dégingués indignes d'une route de ce pays un jour colonisateur. Il n'avait, ô grand Dieu, jamais mis les pieds en un seul point du continent africain mais le passé colonial de son pays avait semble-t-il infusé en ses veines une proximité avec ce Continent Origine qu'il ne s'expliquait pas.

Ces tremblements devenaient plus effrénés alors que les vacances s'étiraient dans la mollesse du déjà-vu et l'engourdissement du déjà-fait. Ils parvinrent à une symphonie si désordonnée qu'il ne pouvait plus les masquer à son entourage. Au début, quand on lui demandait ce qu'il se passait, par gentillesse ou politesse ou encore au gré du désœuvrement d'une conversation stoppée sur son aire faute de vent, il répondait ressentir une exténuation profonde due à la charge de travail. Il ajoutait que son corps, à l'unisson de son esprit, se remettait tout bonnement en place, oscillation après oscillation, jusqu'à ce que son pendule interne retrouve une position fixe. Puis, après une semaine de villégiature, il prétextait que cela devait avoir un rapport avec son sevrage tabagique. Il omettait bien sûr de préciser qu'il n'avait plus touché à une cigarette depuis environ huit ans et qu'il n'en avait jamais, à la vérité, souffert. Il avait accepté de se séparer de cette fumeuse extension de lui-même comme il avait toujours tout accepté dans sa vie. Sans moufter. Sans piper mot. Il s'était rendu, avant même le début de la bataille, aux arguments étayés de son entourage.

D'abord ceux de ses parents et grands-parents, lesquels avaient pris leur rôle de substitution avec un inflexible sens du devoir, sans doute pour tenter de masquer l'inanité de leur vie de retraités désœuvrés, s'acclimatant ensuite aux sentences de son épouse puis, depuis quelques mois, aux péroraisons haut perchées de sa fille aînée toujours suivies des onomatopées de son frère cadet, encalminé à tout jamais au stade de l'adolescence. Il avait accepté de faire le même métier que son père, s'incrutant dans cette officine dont son géniteur lui avait ouvert les portes pour un stage lors de sa seizième année. En ce sens, il était un digne maillon de la chaîne de patriarcat dont il était issu. Il était loin d'être un homme juste mais encore plus loin d'être juste un homme. Il n'était pas non plus injuste, seulement indifférent à lui-même et incolore aux autres. Il avait ainsi accepté de prendre Clarisse comme épouse pour la bonne et unique raison qu'elle s'accordait à la perfection à ses parents. La réciproque était aussi vraie et, avec le recul d'une vie maritale, cet adoubement mutuel et silencieux avait dû produire son petit effet dans les arabesques des danses prénuptiales. Il avait fait les efforts nécessaires et suffisants pour composer trois enfants, car un n'est pas suffisant et quand on en dispose de deux, pourquoi pas un troisième puisque cela vous rapproche de la Sainte Trinité et vous ouvre de plus un labyrinthe de réductions dans les transports en commun.

Il n'en demeurait pas moins que les explications marécageuses de Pierre n'avaient aucun sens pour son épouse. Clarisse savait qu'il avait cessé de fumer il y a bien longtemps, sans que cela ne provoque d'à-coups physiques ou d'éruptions grammaticales plus ou moins volcaniques. Elle avait aussi une conscience aigüe que son époux n'avait pas passé une seconde supplémentaire du temps qu'il consacrait à l'exercice ô combien rodé de son métier. Il occupait une fonction de fondé de pouvoir dans une institution financière de gestion de patrimoines, jadis glorieuse et dont les

clients semblaient aussi déçus que s'ils étaient nés au cours de l'année de la fondation de cette dernière. C'était tout dire pour une entreprise qui avait organisé un somptueux raout, cette année même, pour célébrer le centenaire de sa fondation.

Son emploi du temps était réglé comme du papier à musique qui aurait été fabriqué au début du dix-neuvième siècle et conservé depuis lors dans une vitrine poussiéreuse d'un musée peu fréquenté. Il déposait cartable et imperméable à son bureau à huit heures et cinquante-huit minutes, prenait deux minutes pour vérifier la rectitude de la raie séparant ses cheveux selon la formule aguerrie du tiers deux tiers, cette ligne qu'il portait à droite puisqu'on lui avait toujours dit que seuls les libéraux étaient, quoi qu'il pût se passer, en mesure de sauvegarder ce qu'il y a encore de bon à sauver dans ce monde de plus en plus perdu. Il partait déjeuner à la brasserie qui jouxtait l'immeuble où il travaillait à douze heures et trente minutes. En réalité, il quittait son bureau à douze heures et vingt-sept minutes pour être à la place qu'il occupait, en toute saison, Chez Émile au tintement unique de la cloche marquant la demi-heure. Il commandait toujours le plat du jour, se refusant par principe à ausculter la carte qui n'avait de toute manière pas subi de variation plus de deux fois au cours des quinze dernières années. Il agrémentait ce plat d'une demi-bouteille d'eau gazeuse, pour être certain d'une bonne digestion et de quelques rôts feutrés sur le chemin du retour, et finissait par un café décaféiné afin de ne pas perturber le sommeil de la nuit à venir. À treize heures et trente minutes, il s'asseyait de nouveau face à son plan de travail ce qui le faisait quitter la brasserie quatre minutes plus tôt (la descente des escaliers à l'aller étant un peu plus rapide que leur montée au retour), ce qui lui permettait de faire observer à ses collègues qu'il ne prenait jamais son heure complète pour se sustenter, ajoutant ainsi son temps de transport dans la durée travaillée.

Dans les deux intervalles qui précédait et suivait son repas du midi, il travaillait avec une conscience que nul ne lui enviait, à l'ancienne et avec une certaine aversion pour l'écran qui trônait face à lui. Il parlait peu, pour ne perdre ni concentration ni maîtrise du temps alloué, à l'exception de deux pauses café à la machine plantée au bout du couloir, à côté de la salle des photocopieurs et des imprimantes. Tout le monde, à l'exception notable de Pierre, suspectait que la Direction avait placé ces machines à cet endroit précis pour avoir la certitude que les employés ne somnolent pas trop lors de cette pause. Une sorte de léthargie aurait en effet pu se propager dans les rangs des collaborateurs obligés d'ingurgiter par intra-veineuse le café belge, un effet économique désastreux rendu impossible par la grâce du bruit des tirages incessants des ramettes, eux-mêmes ponctués des sonneries stridentes de fin de tâche des machines à cracher du papier.

S'il consentait à parler en dehors de ses travaux réguliers, Pierre entendait que sa parole soit efficace. Lorsqu'un nouveau venu débutait et se présentait en lui tendant la main, il avait pour habitude de serrer ces doigts néophytes tout en faisant remarquer que ce serait la dernière fois car, avec plus de quarante collaborateurs à ce seul étage, s'il devait serrer chaque jour la main de chacune et de chacun, la journée serait achevée sans avoir même débuté. À dix-sept heures et trente minutes, il était debout et enfilait son pardessus, même s'il ne pleuvait pas car on n'est jamais tout à fait à l'abri d'une brusque ondée pernicieuse, paré pour entamer le trajet qui le mènerait à son pavillon fait de pierres meulières et dont la tapisserie ornant toutes les pièces à vivre était celle choisie par ses parents comme cadeau de mariage. Les panneaux de velours, aujourd'hui râpeux, avaient été posés pendant sa lune de miel avec Clarisse, une semaine de cure thermale à Vichy. Clarisse et Pierre n'étaient pour rien dans le choix de cette destination mais n'avaient rien fait non plus pour la contrecarrer. Les parents de Pierre

avaient tout organisé et les jeunes époux avaient donc embarqué sans piper mot. Au moment de leur départ, alors qu'il remettait les clés de leur maison à ses parents pour qu'ils s'occupent du papier peint pendant leur absence, Pierre avait entendu sa mère glisser à son père, dans un aparté aussi discret qu'un avion de chasse déchirant un ciel d'été à basse altitude, qu'elle avait lu que cette eau possédait de grandes propriétés en matière de fertilité.

Clarisse ne pouvait donc être dupe des explications que Pierre marmonnait pour essayer d'expliquer ces froissements qui le rendaient chancelant mais, même si elle avait tenté de les comprendre ou de les décrypter, elle n'aurait sans doute pu les entendre. Lorsqu'il se lançait dans une tentative pour lui faire saisir ce que lui-même ne comprenait pas, elle le regardait sans le voir et, au bout de quelques secondes, elle balayait la pièce d'un revers de main, provoquant le même bruit qu'une éponge mal essorée sur une toile cirée. Elle se replongeait alors dans son activité favorite, celle qui consistait à décider de ce qu'ils allaient manger lors de leur prochain repas. Organiser le prochain déjeuner, dîner ou brunch, c'est-à-dire faire un choix, acheter les mets manquants, préparer les plats et les goûter, cela semblait être son but unique et premier dans la vie. Elle était en mission sacrée, une *guerillera* des fourneaux, une *passionaria* des casseroles, et ne s'en était jamais laissé détourner par aucune des tentations placées sur son chemin béatifié : toute son existence trouvait son avènement dans cette question et son couronnement dans sa résolution. Elle appartenait à ce genre de personne qui, interrogée sur des souvenirs, ne peut les retranscrire que par ce qu'elle avait mangé à ce moment-là, les lieux, les gens rencontrés ou les sensations s'évanouissant de manière confuse devant le rôti de veau ou les haricots verts si joliment persillés. Pierre ne s'en offusquait pas, à supposer qu'il s'en soit d'ailleurs un jour étonné, son inconscient s'abreuvant en catimini à la satisfaction de voir sa vie ainsi parée de quelques

saveurs. Il ne s'était jamais dit qu'il n'approvisionnait pas assez son couple, pas plus qu'il n'aurait émis l'hypothèse qu'il ne se nourrissait pas assez lui-même. C'eût été aller trop loin dans une certaine introspection, une démarche bien trop aventureuse. Il se souvenait en revanche avec la plus grande clarté que son premier tremblement avait noué un peu plus son œsophage déjà étranglé à l'instant précis où son épouse, à la cantonade, avait lancé un sonore « ce soir c'est mouclade ! ». Un tressaillement originel qui avait, dans l'instant, laissé éclore ce nouveau mantra qui ne le lâchait plus d'une semelle, comme une viande trop cuite qui plombe l'estomac sans parvenir à s'y frayer un chemin jusqu'à une digne sortie.

En ce matin glacial de la mi-février, alors que l'ensemble de son fardeau familial, femme et enfants, dormait encore, il se tenait face à la petite ouverture postée au-dessus de l'évier de sa cuisine. Ses mains enserraient un mug aux armoiries du Mont Saint Michel empli de café fort et brûlant, liquide âpre venant alimenter sa rengaine. La roue tournait, la bille suivait son périple fou, il n'était plus besoin de miser sur une couleur ou un chiffre car la décision de se mettre en mouvement et de se conformer à cette ritournelle, qui ne lui laissait plus aucun répit, était prise. Sans attendre une seconde de plus. Quand bien même il n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait signifier, il allait enfin s'abandonner d'abandon. Il pouvait à peu près concevoir la notion d'abandon, lui qui était vêtu des guenilles de la solitude depuis toujours et qui n'avait jamais eu le sentiment d'être vraiment présent : à côté de ses parents alors qu'il était un enfant tentant de grandir, sur une ligne parallèle à celle empruntée par son épouse et ses propres enfants, et pour finir, sur un tout autre plan que celui qui semblait rythmer le minuscule monde qui l'entourait. Il se tenait à côté de tout, et même aux confins de tous, comme si, posté en permanence à l'aplomb de la cuvette des toilettes, il